

1940 (mai-juillet)

Catherine RABSZILBER

« *Mosellane* »¹

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 58 (Décembre 1994), p. 5, et n°61, p. 3 et 4.

Texte adressé le 3 novembre 1994 par l'auteur à l'Amicale.

(...)

Nous étions quatre enfants, Jacqueline, Christophe, Charlotte et moi, Catherine. Charlotte était la plus jeune de nous. Vers l'âge de deux ans, juste avant la guerre, elle avait été opérée d'une pleurésie purulente et sa plaie était restée longtemps ouverte et suppurait tout le temps. Nous avons donc fait une « neuvaine », ce qui veut dire que pendant neuf jours de suite, nous sommes allés prier la Sainte Vierge et faire brûler des cierges. Pas très loin de chez nous, au bord de la forêt, il y avait une minuscule chapelle avec une statue de la Vierge : c'est là que nous allions prier.

Charlotte se rétablissait lentement mais sa plaie suppurait toujours. Peut-être n'avions-nous pas prié avec assez de ferveur ? Ou bien la Sainte Vierge ne nous aimait pas vraiment ? Nous n'étions catholiques que depuis peu. Avant, maman et ses enfants étaient protestants, puis nous étions devenus catholiques pour faire plaisir à la mère de papa, qui était venue spécialement de Cologne pour la circonstance. Je me souviens bien du jour où nous avons été baptisés. Monsieur le curé nous avait mis du sel sur la langue, ce qui avait plu à Christophe, qui en avait redemandé.

(...)

Puis ce fut la guerre. Papa était venu en France en 1930. Il n'aimait pas la tournure qu'avaient pris les événements en Allemagne, et ne supportait pas les nazis. Il était avant tout un pacifiste. Deux de ses frères étaient également venus en France plus tard. Karl, l'aîné, n'avait pas trouvé de travail et s'était engagé dans la Légion Etrangère. Il aurait pu travailler avec papa, mais n'avait aucun talent pour la peinture. Peter, le cadet, avait travaillé dans une ferme, il aimait s'occuper des animaux. Tous les deux ont été tués au cours de la guerre : le premier en Afrique, l'autre en Russie. Papa a été tué en Belgique : ce n'était pas un héros ! Trois frères partis d'Allemagne, trois morts d'une même famille. Le quatrième frère, prisonnier en Russie, fut libéré en 1948.

()

Tout a basculé le 3 septembre 1939. Le 5 septembre, tous les ressortissants de pays ennemis ont été internés. Notre père était en un premier temps dans un camp, ici, en Moselle.

()

Par une belle journée du mois de mai 1940, le 4 mai exactement, des gendarmes étaient venus, nous avaient près d'être prêts deux

heures plus tard. Les femmes et enfants des ressortissants ennemis seraient également internés.

(...)

Devant la gendarmerie, plusieurs camions, des gendarmes, une foule de personnes, la plupart des femmes en larmes et suppliantes : « Je n'ai rien fait de mal et je suis française, mes enfants aussi, où nous emmène-t-on ? » Le gendarme se contentait de répondre invariablement : « J'exécute les ordres, je ne sais rien d'autre ». Il fallait bien monter dans ces camions.

(...)

Qui prenait la décision d'interner telles familles et pas d'autres ? Je pense que les ordres venaient de la Préfecture, du Maire, de la Police, peut-être aussi de la gendarmerie ?

Nous avons été internés le 4 mai 1940, étions tous les cinq français, nés à Hayange: seul notre père était allemand.

Les autorités avaient-elles, en un premier temps, décidé d'examiner chaque cas ? Peut-être que devant la rapidité des événements, le temps avait été trop court pour mener cette tâche à bien ?

Je m'aperçois que je cherche toutes sortes d'excuses pour ne pas crier mes sentiments de révolte. Ce qui me blesse et me torture encore, est que, bien longtemps après la guerre, j'ai fait plusieurs fois des démarches vaines : chaque fois, on me faisait la même réponse : il n'y avait pas de camps d'internement en France, uniquement des « Centres d'accueil » pour les réfugiés juifs.

GURS ? Inconnu !... On croit rêver !... Cela revient à dire que nous avons « inventé » tous ces événements. Evidemment, comparé à ce qui a été infligé au peuple juif, ce que nous avons vécu n'est qu'un « détail »...

Je connais une personne dont la famille était dans le même cas que nous. Habitant Hayange, le père était autrichien, la femme et les quatre enfants français. Le père avait été interné le 5 septembre 1939 tout comme le nôtre. Cette femme et ses enfants furent tout comme nous chargés sur un camion devant la gendarmerie en mai 1940. Elle eut la chance de connaître un gendarme qui était « compréhensif » et les a laissés redescendre du camion. Dans la cohue qui régnait là, ils ont pu s'esquiver sans attirer l'attention. Ils ont déménagé aussitôt dans une commune voisine où personne ne les connaissait et n'ont pas été inquiétés par la suite.

(...)

Je ne sais plus comment le voyage s'était poursuivi, tout était tellement confus dans ma tête et j'avais certainement dormi à plusieurs reprises. Je ne voyais que des foules de gens, des soldats, des camions. Nous étions arrivés à Gurs, au pied des Pyrénées, çà, je m'en souviens bien !

Gurs était un « Centre d'accueil », c'était écrit au dessus du portail, nous avait dit maman.

(...)

Gurs était une ville de baraques, entourée de barbelés. Une route séparait le camp en deux parties. Vers l'extérieur, plusieurs rangées de barbelés (cela, nous l'avons découvert plus tard). Au début de notre séjour, nous restions près de maman. Elle pleurait souvent, en la voyant ainsi, nous pleurions tous ensemble : c'était contagieux...

(...)

Nous étions nombreux dans notre baraque. Il y faisait sombre et nous avions l'impression d'être sous une immense tente, car la toiture descendait presque jusqu'au sol. Nous dormions avec la tête engagée sous la partie la plus basse. Il ne restait qu'un étroit passage au centre, entre les deux rangées de paillasses. Quand on passait au milieu, il arrivait que l'on trébuchait sur les pieds des personnes étendues là.

(...)

Je ne connais pas la date exacte de notre arrivée à Gurs, peut-être aux environs du 10 ou 12 mai ? Nous avons fait connaissance avec Gurs peu à peu, par petites étapes. Nous nous hasardions chaque jour un peu plus loin de notre baraque. Il était impossible de franchir une certaine limite car des barbelés séparaient le camp en plusieurs îlots et des soldats armés interdisaient toute sortie. « Halte-là ! » était leur expression favorite. Très rarement, l'un d'eux nous adressait quelques mots. Nous les évitions car il nous semblaient redoutables, avec leurs armes.

Au bout de notre îlot, une construction en bois servait de toilettes : il fallait monter quelques marches de planches grossières pour accéder aux latrines. En fait, une simple rangée de trous sous lesquels il y avait des tonneaux. Des séparations arrivaient à mi-hauteur d'homme. C'était un lieu très fréquenté et je ne sais plus s'il y avait 8 ou 10 « places ». Le tout était recouvert d'un toit en planches.

(...) Les « lavabos » en plein air (que j'appelais des « abreuvoirs ») : un tuyau percé de trous servait de « robinets » et, en enfonçant un bout de bois rond dans le trou, l'eau s'arrêtait de couler. De toute façon, elle ne coulait que pendant quelques heures le matin, puis de nouveau dans l'après-midi.

Pas de table ni d'étagère où ranger nos affaires. Il n'y avait rien d'autre que des paillasses dans notre baraque. Nos bagages étaient entassés à la tête des paillasses sur lesquelles nous mangions assis. Le matin, nous avions droit à du café noir et un pain pour toute la famille (c'était la ration pour la journée), à midi de la soupe, la plupart du temps des pois chiches dans un jus très clair. Parfois y nageaient quelques morceaux de carotte ou autre légume. De temps en temps, du pâté ou un morceau de fromage. Le soir, rien que du café. J'ai peut-être oublié de citer les quelques rares morceaux de viande ou d'abats, par contre, je n'ai pas oublié la faim qui nous tenaillait constamment, ni les poubelles où nous allions fouiller pour chercher quelque chose de comestible. Il nous arrivait de trouver un croûton de pain et je me souviens d'avoir mangé des pelures d'orange. Nous n'étions jamais rassasiés.

(...)

Il n'y avait pas un seul arbre ni la moindre trace d'herbe dans ce camp. Quand le soleil brillait, le sol était recouvert d'une croûte très dure mais, lorsqu'on creusait un peu, la terre était humide. C'était de la terre glaise qui se prêtait bien à la fabrication de billes que nous formions en les roulant dans nos mains. Christophe et moi en faisons une grande quantité que nous laissons sécher au soleil. Hélas, nos billes tombaient en miettes dès qu'elles subissaient un choc, ou lorsqu'on les oubliait sous la pluie. A plusieurs reprises, les pois chiches qu'on nous servait étaient tellement durs qu'on ne pouvait pas les mâcher, alors nous les utilisions pour jouer aux « billes », en faisons des bracelets, des colliers et même un chapelet.

Par temps de pluie, nous restions dans notre baraque. Il y eut de gros orages et la pluie s'infiltrait par les fentes du toit. Dans la journée, ce n'était pas trop grave, mais la nuit cela nous empêchait de dormir. Nous avons disposé des boîtes de conserves vides partout sous les gouttières, ouvert les parapluies. Cela faisait du bruit et il fallait vider les boîtes qui débordaient rapidement. Souvent les gouttes d'eau déviaient de leur trajectoire et nous nous retrouvions trempés le matin, et transis de froid. Mais cela n'était pas le plus grave : par temps de pluie, de grosses limaces rouges rampaient sous nos baraques et nous étions terrorisés quand elles se glissaient à travers les fentes du plancher jusqu'à l'intérieur. Ma plus grande peur, à Gurs, était qu'une limace glisse sur moi pendant mon sommeil... Les adultes, eux, avaient peur d'Hitler, en parlaient souvent, ainsi que des nazis...

Heureusement qu'il ne pleuvait pas trop souvent car, alors, le sol qui était dur pendant les journées chaudes, devenait une véritable patinoire sous la pluie. Nos chaussures restaient collées dans la boue et nous préférons alors marcher pieds nus. J'en ai gardé un souvenir douloureux car, un jour, je m'étais blessée sérieusement au pied en marchant sur une boîte de conserves vide enfouie dans la boue.

Je ne saurais affirmer avec exactitude quand un évènement tout à fait inhabituel s'était produit (...) Au cours d'un après-midi très chaud, tous les enfants avaient été rassemblés. C'était tout à fait extraordinaire. Nous étions derrière les barbelés depuis si longtemps que tous ont laissé exploser leur joie à l'annonce faite : nous irions faire une promenade à l'extérieur !

Nous sommes partis, encadrés de gardiens et de quelques femmes. En pensée, je nous revois traverser la route qui longeait le camp pour nous enfoncer de l'autre côté, dans des taillis. Il n'y avait pas de chemin, uniquement un petit sentier étroit et je me souviens que nous marchions parmi de nombreuses et hautes fougères et des ronces qu'il y avait là. Nous avons marché longtemps, avons cueilli des fleurs pour en faire des bouquets et je me rappelle bien d'avoir tressé une couronne avec des brins d'herbes et des fleurs pour Charlotte. Papa nous avait fait des couronnes semblables, avec des marguerites, quand nous allions nous promener ensemble dans la nature, autrefois.

Je sais que nous étions tous fatigués, par cette chaleur, surtout les petits comme Charlotte, qui n'avaient pas l'habitude de marcher autant. Nous sommes rentrés au camp avec nos bouquets et couronnes qui s'étaient fanés... Ce fut la seule fois où nous sommes sortis du camp et cela ne s'est plus reproduit.

Aujourd'hui, je me demande si cette sortie n'était pas un prétexte pour nous soustraire à la visite d'inspection des Allemands après l'armistice... ?

D'autres groupes d'hommes accompagnés de soldats passaient devant le camp. Chaque fois, nous nous précipitions vers les barbelés pour les voir. Un jour, un homme, parmi eux, avait reconnu maman, l'avait appelée. Maman courai, en longeant les barbelés, en pleurant, pour suivre ce groupe qui continuait à avancer de l'autre côté sur la route. Nous aussi, avons reconnu cet homme : c'était un de nos voisins d'Hayange qui avait été interné en même temps que papa.

-- « Pierre, Pierre ! » criait maman, empêchée de suivre ces hommes à cause des barbelés.

Quelques jours après, dans l'îlot, régnait une effervescence incroyable. Que se passait-il ? Il m'est impossible de m'en souvenir, excepté que papa était venu pour nous faire sortir de camp. Comment s'y était-il pris ? Avait-il une autorisation ? Je l'ignore...

(...)

Pour résumer cette période passée, ces mots : soldats, camions, peur, faim, train, puanteur, vermine, boue, misère, désespoir, panique, résation... J'avais huit ans !... (...)

Ce besoin d'écrire m'est venu depuis la commémoration du 50^{ème} anniversaire du débarquement. On en parle dans la presse, parlée, écrite, télévisée. On nous montre des documents, on publie des livres. Jamais on n'a autant écrit sur la dernière guerre. Des allusions blessantes m'ont été faites. Certes, nous n'étions pas à Auschwitz, alors il vaut mieux se taire...

*Tous les souvenirs enfouis me reviennent, et ils font très mal.
Jamais plus cela. Voilà des mots répétés sur tous les tons. Je vois et j'entends, et ne comprends toujours pas.*

Il y a encore, il y aura toujours des indésirables quelque part.
Catherine RABSZILBER

¹ On appelle « Mosellanes » les femmes originaires de Lorraine, donc françaises, qui avaient épousé un Allemand, sans pour autant adopter la nationalité de leur époux.

En mai 1940, elles sont considérées comme « dangereuses pour la Défense nationale et la sécurité publique », car suspectées de faire partie de la *cinquième colonne*, et internées dans des camps. C'est le cas d'Eugénie Metzen et de ses quatre enfants, parmi lesquels l'auteur de ce texte.